détruire cette mauvaise impression. Que faire?

L'ingénieur convoqué à son tour ses porions, il les lance d'importance et l'effet se produit : les prix de taille sont réduits ; le temps du travail est allongé. Le prix de revient pour la nouvelle quinzaine tombe à 3 fr. 75, et les éloges succèdent aux remontrances.

Ah ! les porions ! ils ont oublié les malheureux qu'ils ont souffert comme vous tous, avant de commander : ils favorisent les désirs de réduction de leur ingénieur contre leurs frères, pour se ménager un meilleur salaire et s'assurer une meilleure retraite : ils vont dans cette voie, toujours plus avant, ils en arrivent au vertige de la réduction : ils se font les artisans de votre misère.

Voilà comment et pourquoi vous vous êtes mis en grève : le fardeau était trop lourd, l'abus trop criant, et le surmenage excessif.

Des bravos frénétiques coupent à chaque instant l'éloquent discours et en soulignent les ardentes périodes.

Vous avez voulu la grève, continue Basly ; nous ne vous avons pas laissé ignorer quelles en seraient les conséquences ; eh bien aujourd'hui, il faut vaincre, il faut triompher, coûte que coûte.

Votre victoire — certaine sous votre effort maintenu — renforcera toutes vos organisations ; elle vous fera la vie plus large et donnera plus de pain aux petits enfants ; elle assurera le respect que vous doivent les compagnies et leurs agents quand ils auront vu que vous ne voulez plus être des esclaves, que vous entendez être traités en hommes libres !

Si vous étiez vaincus, s'il y avait des défections dans vos rangs vous retomberiez dans les pires misères de 1884 et de 1893.

Jeunes gens qui m'écoutez et m'applaudissez, vous n'avez pas connu les tortures de vos vétérans : faites vous les redire et pas un de vous ne cédera, pas un ne connaîtra l'affolement qui amène avec ces défections les désastres.

Songez aux coupes sombres, aux 2000 congédiés de 1884 ! Dans chaque coron, un porion était installé par dix maisons ; des mouchards salariés partout, au cabaret, au fond de la taille ; les camarades n'osaient plus parler entre eux, s'ouvrir leur cœur, la délation la traîtrise étaient partout : c'était le règne de la terreur.

Voulez-vous voir tomber à nouveau le Syndicat qui a été relevé au prix de tant de peines et d'efforts et qui vous a rendu tant d'incomparables services ?

Ne comprenez-vous pas tous que si on pouvait signaler des reprises, l'autorité morale de vos délégués serait amoindrie ? Et l'arbitre désigné ne serait-il pas dominé par cette idée, que quelle que puisse être sa sentence, le danger n'existe plus, la grève étant considérée comme terminée ?

Je ne puis suivre les développements, cependant du plus grand intérêt, que donne l'orateur sur l'entrevue de samedi à Arras.

Il expose toute la discussion sur tous les points débattus ; il réfute les arguments patronaux, il montre la tactique suivie par les délégués ouvriers et se fait constamment applaudir.

LA QUESTION DES RETRAITES

Les Compagnies nous ont offert pour la retraite de sérieux avantages, 550 francs et 600 francs par an, sans versements de la part de l'ouvrier. Mais elles mettaient pour condition que nous renoncions à toute augmentation de salaire.

Pouvions-nous accepter ?

— Non, non, non, crie-t-on de toutes parts, dans la salle.

Camarades, nous n'avons pas accepté. Nous avons remercié les patrons des bons sentiments dont ils faisaient montre à l'égard de leurs vieux ouvriers, mais nous avons maintenu l'arbitrage sur la question des salaires.

Et maintenant raisonnons.

Vous êtes plus que tous autres malheureux à Anzin, au point de vue des retraites : Si au 1er janvier prochain, au lieu de 150 francs, vos vieux touchaient 550 et 600 francs, serait-ce un résultat ?

Jeunes mineurs, écoutez-moi ; vous ne pensez pas assez à la vieillesse. Je sais bien qu'elle est loin ; peut-être vous bercez-vous de l'espoir que d'ici là, la Société fera son devoir, tout son devoir et va assurer enfin une retraite honnête à tous les travailleurs.

Laissez-moi vous dire que je n'ai pas confiance, pour ma part ; je ne vois pas cette réforme capitale, prochaine.

Nous aurons ces bienfaits que le jour où le peuple enverra au Parlement une majorité socialiste, qui ne soit pas hypnotisée par le dogme de la propriété individuelle. Or, il faut bien le dire, l'éducation politique des travailleurs est loin d'être faite, puisque nous sommes une trentaine seulement de députés socialistes à la Chambre.

N'attendez pas trop de ce côté. Attendons tout de nous-mêmes.

Conformément aux décisions des Congrès nationaux d'Alais et de Commentry, j'ai déposé un projet de loi vous donnant la retraite de 2 francs, sans versements de votre part.

Les radicaux voteront-ils ma proposition ? Vous pouvez en douter.

Les socialistes eux-mêmes se divisent et acceptent la participation égale des versements par les ouvriers, par les patrons, par l'Etat, pour alimenter la caisse des retraites.

Des mineurs eux-mêmes, ceux de Carmaux, demandent qu'on augmente pour la retraite, les retenues sur leur salaire.

Ne repoussons donc pas ce qui nous est offert, et ne poursuivons pas des chimères dans le domaine parlementaire.

Je le repète, vous y êtes, à Anzin, plus intéressés qu'ailleurs.

A Courrières, à Lens, dans le Pas-de-Calais, nos vieux mineurs, à 55 ans, après 30 ans de services touchent une retraite de 2 francs par jour, ailleurs 1 franc. Qu'avez-vous à Anzin ? 10 sous par jour, après 40 ans de services !

Je vous en prie, camarades, songez à vos vieux; pratiquez pour eux la solidarité ; pensez que les Compagnies les renvoient usés ; que vous même vous ne les prenez plus dans les tailles ou ils ne produiraient plus assez ; ayez pitié d'eux et même pour un sacrifice sur les salaires, donnez leur la joie, le bonheur d'une vieillesse honorable et honorée, au lieu de les maintenir dans cet état actuel précaire, de misère et de mendicité.

LE MINIMUM DE SALAIRE

Qu'importerait, me disait tout à l'heure, un de nos plus vaillants militants la journée de 8 heures, si nous n'avions pas le minimum de salaire ? Nous verrions encore, nos journée diminuées.

Non, camarades vos salaires ne peuvent pas être abaissés.

Laissez ces arguments apportés par nos ennemis, par ceux qui cherchent à ameuter des ouvriers d'autres corporations contre nous, à diviser la classe ouvrière...

Des cris nourris : A bas Lagrillière ! hou ! hou ! pouah ! pouah ! interrompent Basly, qui est obligé de calmer son auditoire.

Les compagnies, continue-t-il ne peuvent pas diminuer vos salaires parce qu'elles ne vous donnent que strictement la ration d'entretien. L'abaisser ce serait la disparition des bras dont elle a besoin.

Basly montre ce qu'est le surmenage à la mine, les accidents qu'il entraîne, les maladies qu'il provoque.

Il est amené à parler des 83 tués du Pas-de-Calais, des 29 tués du Nord dans le courant de l'année dernière et il fait un parallèle saisissant entre la terrible catastrophe d'Arleux et cette hécatombe de houilleurs qui passe inaperçue parce que les morts se succèdent de ci de là. Pourquoi à côté de tant de pitié légitime, d'une part, et pour nous tant d'indifférence ? Que dis-je presque de l'antipathie !

Ah ! combien odieuses et coupables les campagnes de presse que vous stigmatisiez tout à l'heure !

Basly étudie enfin le loi sur la prud'homie des mineurs ; sur les délégués à la sécurité.

Il termine en adressant un vibrant appel en faveur de la continuation de la grève : il faut vaincre, il faut continuer le chômage ; il ne faut pas de défaillances ; et si des patrouilles sont nécessaires, eh bien ! il faut faire des patrouilles !

Il n'est pas possible de décrire l'enthousiasme de la salle ; c'est une longue ovation, c'est un véritable triomphe.

L'ORDRE DU JOUR

Le président lit un ordre du jour déposé à la tribune :

Les camarades mineurs, réunis au Salon du Bar Central, au nombre de trois mille, le samedi 1er novembre, après avoir entendu le citoyen Basly, acclament la continuation de la grève ; remercient les dockers dunkerquois de leur manifestation de solidarité ouvrière ; et, flétrissent l'attitude du Progrès du Nord et la campagne de honteuse diffamation menée dans ses colonnes par Lagrillière-Beauclerc.

Toutes les mains se lèvent et à la contre-épreuve un « Nioo » formidable retenti.

Pressé par l'heure du train, Basly quitte la salle avec le citoyen Selle qui rentre d'Escaudain ; un immense cortège se forme. Dix mille citoyens se groupent en une colonne profonde et chantent de toute âme l' « Internationale ».

C'est un spectacle saisissant et inoubliable. Toute cette foule s'engouffre dans la rue Saint-Amand frappant le sol en cadence, scandant de longs cris de vive la grève ! vive Basly ! Chaque couplet de leurs chants révolutionnaires. La nuit est profonde ; peu à peu le rythme s'accélère ; on sent passer un frisson dans cette masse humaine en marche qu'une même pensée anime.

Pas un soldat dans la rue, pas un gendarme. Le cortège se déroule, pas un désordre.

Admirable leçon pour les fonctionnaires et les chefs inintelligents qui font charger à tort et à travers.

Ce peuple immense arrivé au rond point de la gare pousse de nouvelles acclamations. Basly se hisse, remercie encore et recommande le calme.

Seule exhortes ses concitoyens, et à la voix de ces hommes qu'ils aiment, en lesquels ils ont confiance, ces milliers de travailleurs se dispersent — sans bruit — et cette grandiose manifestation se termine, sans l'ombre d'un incident !

A Anzin

Une magnifique réunion a eu lieu hier, au salon Chotteau.

Plus d'un millier d'auditeurs, dont 700 mineurs, s'y trouvaient.

Le bureau fut constitué par les citoyens Leclercq, président, Thiéry et Vandevoir, assesseurs.

Le citoyen Thiétart prit d'abord la parole et, très éloquemment, fit justice d'abord des calomnies réactionnaires, puis des mensonges des compagnies, prétextant la baisse des bénéfices pour baisser les salaires.

Après avoir déclaré que les élus du prolétariat seraient toujours à leur poste pour défendre les travailleurs, Thiétart fait appel à la discipline des mineurs, pour assurer complètement, et à bref délai, la victoire.

Le citoyen Tabary, de Condé, dans un langage vibrant, montre ensuite que la grève est le fait des compagnies. Il expose ensuite le plan de celles-ci, dont il flétrit les manœuvres de division et traite les diverses revendications des grévistes.

Dans une chaude péroraison, il dit que la majorité républicaine, sur laquelle le prolétariat a mis hypothèque, ne peut faire autrement que de soutenir les mineurs, mais que ceux-ci ne doivent pas se départir de leur attitude énergique.

Après lui, le citoyen Deguise, développant l'historique de la grève, venge Basly de l'infâme campagne dirigée contre lui et les mineurs par le *Progrès du Nord*.

Il montre par le choix que le syndicat d'Anzin a fait du vaillant champion de l'idée syndicale, que l'union des prolétaires du pays noir est de plus en plus étroite, ce qui est un gage assuré du succès.

Il analyse enfin l'œuvre néfaste, et heureusement avortée, des syndicats jaunes, et cède la parole à Proer.

Celui-ci clôt la réunion en quelques mots pleins de verve, où il fait clairement voir, sous les menées des compagnies, les louches agissements des réactionnaires, et assure les grévistes de la solidarité de tout le prolétariat, debout en face du capitalisme.

Aucun contradicteur n'ayant osé affronter la tribune, l'ordre du jour suivant, mis aux voix, est voté à l'unanimité :

« Les mineurs d'Anzin, réunis au nombre de 700, le 1er novembre 1902, après avoir entendu les citoyens Thiétart, Tabary, Deguise et Proer, approuvent leurs déclarations,

» Ils remercient les citoyens Basly, Briand, Jaurès et Selle de leur intervention au Parlement,

» Ils assurent en particulier le citoyen Basly de la confiance qu'ils ont qu'il remplira, au mieux des intérêts de la corporation, le mandat à lui confié par le Syndicat,

» Ils flétrissent l'attitude de la presse capitaliste, et en particulier celle du *Progrès du Nord* et de son rédacteur, M. Lagrillière-Beauclerc, qui, trahissant le parti démocratique dont il se recommande, fait le jeu des pires adversaires de la République et des travailleurs,

» Ils félicitent les dockers de Dunkerque de leur manifestation de solidarité, et s'engagent, comme par le passé, à maintenir la grève et à résister jusqu'à ce qu'ils aient obtenu satisfaction. »

La séance est levée au milieu d'un grand enthousiasme, et aux cris de « Vive la grève ! Vive le syndicat !

LANOIR A VALENCIENNES

A en croire un de nos confrères, l'homme jaune se serait enfin risqué à débarquer dans le bassin.

Les pommes ou les poires cuites vont renchérir.

Mais gare à la caisse de Casimir !

LE FEU A LA FOSSE DUTEMPLE

Hier matin, un soldat de faction à la fosse Dutemple, située sur le territoire de Valenciennes, a constaté un commencement d'incendie, dans un déversoir, en planches, à l'extrémité duquel arrive le charbon criblé.

Des bottes de paille avaient été déposées de façon à communiquer le feu.

DEUX JAUNES QUI S'ARMENT

Deldemme Ernest dit *l'Coule*, et Frigart Emile dit *Min Osiau* sont deux «jaunes » de Denain qui ne manquent pas d'un certain culot.

Samedi, vers midi, au plus fort de la réunion de Bexant au *Bar du Travail*, salle du *Syndicat central* ils sont venus, ostensiblement acheter chez l'armurier dont la maison est contiguë à la salle de réunion, deux revolvers et une boîte de balles.

Les grévistes, bons garçons, ont méprisé la provocation de ces deux misérables et les ont dédaigneusement laissés passer.

Et l'on parle de provocations des rouges !

MANŒUVRES DE LA DERNIÈRE HEURE

CAMARADES MINEURS, ATTENTION !

A cette grève générale des mineurs qui fait l'admiration de tous les hommes conscients par le calme et la volonté de persévérance des ouvriers, il ne manquait que les Manœuvres de la Dernière Heure.

Les représentants des richissimes Compagnies se réuniront aujourd'hui à Lille avec les délégués des syndicats ouvriers. De cette consultation, il en ressortira la légitimité des revendications des grévistes.

Les Compagnies le savent d'avance et pour éviter toute concession, elles n'ont pas reculé devant de lâches manœuvres de Dernière Heure.

La nuit dernière, des milliers de circulaires ont été distribuées dans tout le bassin d'Anzin et du Nord pour engager les ouvriers à reprendre le travail.

Tout y est dans cette circulaire : la calomnie au syndicat rouge, la menace de renvoi aux ouvriers qui ne reprendront pas le travail de suite, les fausses et mensongères promesses, etc.

Elle est l'œuvre des Compagnies et porte la signature du sieur Lanoir, de Delhaye et autres malheureux renégats.

Les grévistes ne se laisseront pas prendre par les promesses ni intimider par les menaces.

Ils savent que s'ils reprenaient le travail il en serait bien vite fait de leurs revendications et qu'ils n'obtiendraient aucune amélioration.

Confiants en leurs délégués, ils attendront l'entrevue de Lille et la sentence de l'arbitre, et ne descendront à la fosse qu'après le signal donné par le syndicat.

Non ; les grévistes n'écouteront pas les Lanoir et Cie, et ce faisant ils montreront qu'ils sont des hommes libres, unis autour de leur bannière syndicale, et sachant lutter jusqu'au bout pour le bon droit contre le mauvais vouloir du capital.

Ils ne reprendront le pic qu'après victoire, et au cri de : Vive le Syndicat ! A bas les jaunes !

Bassin du Nord

DANS L'ARRONDISSEMENT DE DOUAI

Voici le texte d'un manifeste lancé par le Syndicat des Mineurs du Nord et placardé, hier samedi dans toutes les communes intéressées. Comme on le verra, ce manifeste résume admirablement la situation actuelle et donne à comprendre ce que doit-être celle de demain.

CHAMBRE SYNDICALE
DES OUVRIERS MINEURS DU NORD

Camarades mineurs et assimilés,

Nous croyons de notre devoir de vous adresser cet appel pour vous dire combien vous devez redoubler de courage et d'ardeur dans la lutte que vous avez entreprise pour réclamer de vos patrons une meilleure répartition de vos salaires. Vous avez pu constater avec quelle lenteur les compagnies ont répondu à la demande de conciliation que leur avaient adressée les Syndicats du Nord et du Pas-de-Calais. Cette lenteur n'avait d'autre but que de jeter le découragement dans nos rangs.

Vous ne vous y êtes pas laissés prendre.

Avec calme et aussi avec une grande fermeté vous avez déjoué toutes les manœuvres, habilement mises en usage par les agents des Compagnies.

Nous vous engageons vivement à continuer d'agir ainsi jusqu'à complète victoire.

Vous avez pu voir, qu'après les brillantes interpellations de Briant, Basly, Jaurès, la Chambre a voté un ordre du jour donnant pouvoir au président du Conseil des ministres de faire accepter l'arbitrage par les Compagnies. Actuellement les négociations suivent leur cours.

Quand vous lirez ces lignes, les délégués, patrons et ouvriers, du Pas-de-Calais se seront déjà réunis.

En ce qui concerne les patrons du Nord, nous connaissons leur réponse publiée dans les journaux d'aujourd'hui : ils ont fait choix de leurs délégués.

L'entrevue aura lieu dimanche, à Lille, à deux heures.

Nous n'attachons aucune importance au passage de la lettre des patrons relative aux non-syndiqués et aux Jaunes ; les non-syndiqués sont peu nombreux et ils sont avec nous, tout le prouve : les Jaunes sont moins nombreux encore, bien qu'ils comptent dans leur sein des membres soi-disant bienfaiteurs, qui n'ont jamais travaillé à la mine.

Jamais, dans les entrevues, d'Arras antérieures à ce jour, il n'a été fait état mention de ces catégories et on a pu constater que, chaque fois qu'on a accordé satisfaction aux mineurs, le lendemain, sur un signe des délégués du syndicat, tout le monde rentrait au travail.

Si les patrons le veulent, il en sera encore de même cette fois-ci.

Citoyens,

La victoire est proche ! Pas de défaillance ! Pas de défections !

Nous savons que vous avez à résister au racolage et aux menaces des agents de certaines compagnies. Ceux qui depuis quelques jours ont pu céder à la pression de ces agents reprennent déjà possession d'eux-mêmes.

Courage ! Encore quelques jours de grève, la victoire est à ce prix !

Quoiqu'il arrive ne faiblissez pas : attendez le mot d'ordre de votre syndicat.

Pour le Conseil d'Administration :
Charles LANCELLE, Constant BERTIAUX, Auguste DEFONTAINE, et Charles GONIAUX.

A Dechy

Le citoyen Lancelle a fait hier à Dechy, salle Défontaine, à cinq heures du soir, une réunion à laquelle assistaient plus de 300 mineurs. Le citoyen Défontaine Auguste, présidait. L'ordre du jour suivant a été adopté à l'unanimité :

« Les mineurs de Dechy et environs, réunis salle Défontaine, au nombre de 300, après avoir entendu les orateurs les remercient de leur bonne parole et s'engagent à ne reprendre le travail que lorsque le signal de la reprise sera donné par le syndicat ;

» Flétrissent énergiquement la honteuse attitude du *Progrès du Nord* à leur égard et vouent au mépris de la classe ouvrière les attaques et les mensonges odieux de son rédacteur M. Lagrillière-Beauclerc, dirigés contre les mineurs dans la personne du citoyen Basly :

» Remercient leurs camarades, les dockers de Dunkerque de leur magnifique élan de solidarité, et se séparent aux cris de : « Vive Basly ! Vive Goniaux ! Vive le Syndicat ! Vive la grève ! »

AVIS DU SYNDICAT

La chambre syndicale des ouvriers mineurs du Nord prévient les secrétaires de section que si des orateurs font défaut aux réunions annoncées pour aujourd'hui dimanche 2 novembre, la cause en devra être attribuée à l'entrevue qui doit avoir lieu aujourd'hui à Lille entre patrons et ouvriers. Elle prie, en conséquence, les chefs de sections de faire pour le mieux.

POUR LES GREVISTES

Le Conseil d'administration du Syndicat des mineurs du Nord a l'honneur de porter à la connaissance du public qu'aucune liste de souscription n'est mise en circulation actuellement en faveur des grévistes et prie le public de faire connaître au citoyen Lesne Amédée, de Dorignies, ceux qui se permettraient d'user de ce procédé.

Pour le secrétaire et par ordre :
LESNE Amédée.

Réunions et Conférences

Dans le Pas-de-Calais

DIMANCHE 2 NOVEMBRE

A AUCHY-LEZ-LA-BASSEE, salle veuve Bœuf, à 3 heures du soir. Orateur : LEMAL.

A LOOS, fosse numéro 5, à 7 heures du soir, salle Lemal. Orateur : LEMAL.

A HENIN-LIETARD, à 6 heures du soir, salle Crépin. Orateur : LERNOULD.

A « LA PARISIENNE », à 4 heures, salle Browet. Orateur : LERNOULD.

A ANNŒULLIN, au Marais, à 2 heures et demie du soir. Orateur : LAMENDIN.

A WINGLES, à 4 heures et demie. Orateur : LAMENDIN.

A MERICOURT-CORONS, salle Hay, à 10 heures du matin. Orateur : BEUGNET.

A NOUMEA, à 3 heures du soir. Orateur : BEUGNET.

A LIEVIN, à 6 heures du soir. Orateur : BEUGNET.

A OIGNIES, salle Cachera, à 3 heures du soir. Orateur : SELLIER.

A CARVIN, à 7 heures du soir. Orateur : SELLIER.

A RIMBERT-LEZ-AUCHEL, à 3 heures. Orateur : CADOT.

A AUCHEL, à 6 heures du soir. Orateur : CADOT.

A LABOURSE, salle Hennedouche, à 3 heures du soir. Orateur : GUIDEZ.

A NŒUX-LES-MINES, salle Lenfant, à 5 heures du soir. Orateur : GUIDEZ.

A VERMELLES, à 2 heures, salle Félix. Orateur : SORRIAUX.

AUX BREBIS, salle Amoravain, à 4 heures. Orateur : SORRIAUX.

A FOUQUIERES-LEZ-LENS, à 3 heures. Orateur : CORDIER.

A BILLY-MONTIGNY, à 5 heures et demie. Orateur : CORDIER.

A LENS, à 8 heures du soir, salle Durieux. Orateurs : LAMENDIN et BEUGNET.

LUNDI 3 NOVEMBRE

A SALLAUMINES, à 10 heures du matin. Orateur : EVRARD.

Dans le Nord

DIMANCHE 2 NOVEMBRE

A COURCELLES-LEZ-LENS, à midi. Orateur : LESNE Eugène.

A LEFOREST, à 5 heures du soir. Orateur: LESNE Eugène.

A ROOST-WARENDIN, à midi, salle Autem. Orateurs : LEPRETRE Jean-Baptiste et DEFONTAINE.

A WAZIERS, à 5 heures du soir. Orateurs : LAGNEAU et BEAUMONT.

A DECHY, à 4 heures du soir. Orateurs : DEFONTAINE et BERTIAUX.

A PECQUENCOURT, à 10 heures du matin. Orateur : GONIAUX.

A BRUILLES, à midi. Orateur : GONIAUX.

A RIEULAY, à 1 heure très précise. Orateur GONIAUX.

A SIN-LE-NOBLE, à 7 heures du soir. Orateur : GONIAUX.

A LALLAING, à midi. Orateur : LANCELLE Charles.

A VRED, à 4 heures du soir. Orateur : LANCELLE Charles.

A ONNAING, à 5 heures du soir, salon de la Montagne. Orateurs : BLOIS, délégué mineur et Louis PROER.

A ANICHE, à 5 heures du soir. Orateur : GAHIDE.

A SOMAIN, à 7 heures du soir. Orateur : L. GAHIDE.

A ABSCON, à 5 heures du soir, salon Despretz. Orateurs : DEGUISE, rédacteur au *Réveil du Nord*, et BLEUZET.

A LOURCHES, à 10 heures du matin, salon du Syndicat. Orateur : PREVOT.

A FRESNES (Trieu), salon Hurbain, à cinq heures du soir. Orateur TABARY.

A PETITE-FORET, salon Bisiaux, à cinq heures du soir. Orateurs : THIETARD, DEGUISE et M. LEPEZ, député.

A VICOIGNE, grand salon, à dix heures du matin. Orateurs : DURRE et M. LEPEZ, député.

LUNDI 3 NOVEMBRE

AU MONT DES BRUYERES, à 5 heures du soir. Orateur : THIETARD.

Les citoyennes sont spécialement invitées.

A RIEU-DE-CONDE, à 5 heures du soir. Orateurs : BLOIS et Louis PROER.

A FENAIN, à 10 heures du matin. Orateurs : MENU et plusieurs délégués du syndicat.

A VIEUX-CONDE, à 4 heures du soir. Orateur : Dr DESMONS, rédacteur au *Réveil du Nord*.

A VICQ, à 5 heures du soir. Orateur : BEAUVOIS.

A ANZIN, à 11 heures du matin, salon Boussingault. Orateur : PODEVIN.

Dans les autres Bassins

DANS LA LOIRE

Saint-Etienne, 1er novembre. — Dans une réunion tenue aujourd'hui, les grévistes ont voté un ordre du jour félicitant le Comité fédéral de son attitude et s'engageant à ne reprendre le travail qu'après avoir obtenu complète satisfaction. Ils voulent au mépris public la réponse des Compagnies prétendant qu'aucune réclamation n'avait été faite par les ouvriers avant la grève, alors que ces mêmes Compagnies, en juin dernier, dénoncèrent la sentence arbitrale et retirèrent sur leur salaire 6 pour cent aux ouvriers, sans accepter aucune discussion avec le Comité fédéral.

DANS LA RÉGION

ENFANT ENLEVÉ PAR UN DOMESTIQUE

A TEMPLEUVE

Arrestation du domestique qui avoue avoir tué l'enfant.

Le 5 octobre dernier, un domestique, Yvon Derick, occupé à la ferme exploitée par les époux Legrand, à Templeuve, disparaissait subitement ainsi que le jeune Arthur Legrand, âgé de quatre ans, qu'il avait emmené avec lui.

Depuis cette époque, toutes les recherches faites pour les retrouver sont restées infructueuses. Le domestique de ferme qu'on avait aperçu à Chercq, puis à Tournai était depuis resté introuvable, quand, jeudi dernier, vers six heures du soir, Mme Delbeck, cabaretière au faubourg Saint-Martin, ne fut pas peu surprise en reconnaissant, dans la personne d'un passant, Yvon Derick, que l'on recherchait activement. Elle avertit aussitôt ses fils qui tiennent une maréchalerie près de sa maison, et leur désigna celui qui avait attiré si vivement son attention. Les fils Delbeck n'eurent aucun doute sur la véracité des faits qu'alléguait leur mère, et, sans perdre un instant, l'un d'eux s'en fut avertir le garde-champêtre et la police qui arrivèrent aussitôt et arrêtèrent Derick à quelques pas de là.

Ce dernier ne fit aucune résistance ; il fut conduit à l'estaminet Delbeck où il fut gardé à vue jusqu'à ce qu'une voiture vint le quérir pour le mener à la police.

Le bruit de l'arrestation s'était vite répandu en ville et une foule nombreuse, malgré le mauvais temps, stationnait déjà devant le bureau de police, rue Garnier, lorsque le prisonnier y arriva, escorté de deux agents. M. Coppez, juge de paix à Templeuve, M. le juge d'instruction Bertouille et M. Delcourt, commissaire de police, lui firent subir les premiers interrogatoires.

Yvon Derick avoua cyniquement qu'il avait tué l'enfant Legrand et qu'ensuite, son forfait accompli, il avait jeté l'innocente victime dans un étang à Templeuve.

Deux agents ont fait monter l'assassin dans la voiture et l'ont mené à la prison de Tournai, tandis que la foule menaçante voulait se précipiter sur la voiture aux cris de : « A mort ! A mort ! »

Le vol du cirque Decock à Douai

Les auteurs du vol d'une somme de 4,800 francs, y comprise la valeur des bijoux soustraits au préjudice du cirque Decock, les nommés Féron et Herbaux, ont comparu une dernière fois, hier après-midi devant le juge d'instruction. Le dossier sera très prochainement transmis à la Chambre des mises en accusation.

On sait que la cassette, retrouvée dans le fond du canal, après bien des recherches en face du magasin aux fourrages, devait contenir 2,500 fr.; or, on se rappelle qu'elle ne contenait aucune somme d'argent.

Grève au tissage Hendrick à Caudry

Vendredi matin, une certaine effervescence se manifestait parmi les malheureux exploités du tissage Hendrick de Caudry. C'est qu'ils s'étaient aperçu, ces pauvres, qu'on venait de faire subir à leurs salaires de famine, une nouvelle diminution et ce, sans les prévenir.

Quand, il y a trois ans, les ouvriers de ce bagne firent grève pendant trois mois, pour ne pas conduire quatre métiers à la fois, les patrons disaient à qui voulaient les entendre — et nous fûmes du nombre — que leurs ouvriers avaient tort, que les articles en coton qu'on mettait sur ces métiers seraient très légers, que l'ouvrier n'aurait pas plus de peine à conduire ces quatre métiers que deux autres et qu'il pourrait gagner jusque cinq francs par jour.

Les tisseurs, comme nous, du reste, savaient très bien que c'étaient là des boniments, que l'on nous permette l'expression, et, c'est parce qu'ils ne les croyaient pas, qu'ils luttèrent aussi longtemps. Ils avaient bien raison de ne pas y croire, car, il y a longtemps que les patrons se sont chargés de démentir par les faits ce qu'ils avançaient alors.

Non seulement les ouvriers n'ont jamais gagné les sommes que l'on faisait miroiter à leurs yeux, mais on leur a changé le travail tout en leur laissant les quatre métiers et aujourd'hui, c'est à peine s'ils peuvent arriver à une moyenne de DEUX FRANCS par jour, en travaillant comme de véritables mercenaires, qu'ils sont du reste.

C'est à la suite d'une diminution nouvelle sur ces articles, que les ouvriers ont décidé, d'un commun accord, de ne pas rentrer à l'atelier vendredi après-midi.

Dernière Heure

M. Bérard à Marseille

Marseille, 1er novembre. — M. Bérard, sous-secrétaire d'Etat aux postes et télégraphes, accompagné de M. Salomon, son chef de cabinet et de M. Saint, chef de cabinet du ministère du commerce, représentant M. Trouillot, est arrivé ce matin par le rapide de 10 h. 40.

Il a été salué à la gare par le préfet, MM. Chamot, maire de Marseille ; Labadille, directeur des postes et télégraphes, le haut personnel et les membres de la fédération postale.

A 11 heures, il a été reçu dans le salon d'attente de 1re classe de la gare par diverses délégations.

A une heure a eu lieu un grand banquet officiel donné par la chambre de la fédération postale.

M. Bérard, dans un discours fort applaudi, prit l'engagement de travailler énergiquement à l'amélioration du sort du personnel des postes.

M. Bérard se rendit ensuite au punch d'honneur offert par le parti radical et socialiste. Dans un nouveau discours également très applaudi, M. Bérard dit que le ministère fera son devoir dans la voie qu'il s'est tracée ; il le fera sans faiblesse, sans violences ; il le fera sans reculer jamais.

L'orateur termine en recommandant l'union de tous les républicains démocrates, car c'est par l'union républicaine que la République vivra. C'est contre le cléricalisme qu'il faut être fort.

M. Bérard espère que la loi Falloux sera bientôt définitivement brisée, ce qui sera le triomphe des idées de la démocratie anticléricale.

Une longue ovation a été faite à l'orateur.

La grève des musiciens de Paris

Paris, 1er novembre. — Il ne reste plus, ce matin, que trois directeurs de concerts n'ayant pas encore donné leur adhésion à la chambre syndicale des musiciens ; MM. Ollier, Cerrard-Dorfeuil, Pacra, auxquels appartiennent le Moulin-Rouge, le Concert Parisien, la Gaîté Montparnasse, la Fourmi, la Mésange, et la propriétaire de la Gaîté Rochechouart.

Quelques cafés où l'on donnait des auditions symphoniques n'ont pas encore fait connaître leur décision ; mais il est probable que les dernières résistances tomberont aujourd'hui.

Ce sera donc la fin de la grève et tout rentrera dans l'ordre s'il ne restait un incident à régler : celui des musiciens qui ayant cessé le travail n'ont pas été repris dans les établissements où ils jouaient.

— Ils sont environ deux cent trente, nous dit-on au syndicat rouge, mais nous nous employons à les faire réintégrer ou à leur trouver une situation équivalente et nous espérons qu'ils n'auront pas longtemps à souffrir d'avoir combattu avec nous. »

FEUILLETON DU 2 NOVEMBRE. — N° 50

BORGIA !

Grand Roman Populaire

PAR

Michel ZEVACO

XXXVI

Le philtre d'amour

Ce bras qu'il venait de toucher était froid, — de cette froideur glaciale qu'ont les cadavres. De cette bouche qu'il cherchait, aucun souffle ne s'exhalait.

Il recula et regarda :

L'immobilité de la jeune fille était absolue.

Les lignes du corps devinées sous la couverture avaient une raideur à laquelle il était impossible de se méprendre...

Stupide d'étonnement et d'épouvante, il recula encore, jusqu'au pied du lit, et saisit le flambeau.

Mais il n'osa pas, tout de suite, éclairer le visage...

Il attendit une minute, cherchant à dompter l'impression nerveuse qui le faisait grelotter...

Enfin, plus sûr de lui, il s'avança.

La lumière tomba sur le visage de la Fornarina...

Borgia étouffa une exclamation d'horreur qui montait à sa gorge : la jeune fille était morte

Ses yeux entr'ouverts étaient déjà vitreux ; une pâleur de cire avait blanchi les chairs, et les lèvres, légèrement retroussées par le rictus de la mort, laissaient voir ses petites dents nacrées.

Il souleva le bras : ce bras retomba lourdement.

Il se pencha sur le sein cherchant à surprendre un dernier vestige de vie : le cœur ne battait plus.

Alors, brusquement comme s'il eût craint d'être surpris dans un assassinat, Borgia éteignit le flambeau...

Mais, aussitôt, les ténèbres le remplirent d'horreur...

Sa main laissa échapper le flambeau... Il recula jusqu'à la porte, respirant à peine... et ce ne fut qu'au moment où il l'eût franchie qu'il reprit peu à peu possession de lui-même...

Pendant un laps de temps qui lui parut durer une heure mais qui fut en réalité de quelques minutes, il demeura là, contre cette porte, écrasé, surtout, par l'étonnement...

Enfin, il se remit.

Soigneusement, il referma la porte et mit la clef dans sa poche.

Puis il s'en alla, croyant marcher très vite, essayant de raisonner :

— Elle est morte... Comment ! Elle est morte ?... C'est pourtant vrai... Le philtre ! Allons, c'est moi qui l'ai tuée... J'aurai eu la main lourde... La vieille m'avait dit trois gouttes... Morte !... Est-ce possible !... Qui sait s'il n'y a pas un contre-poison... qui sait s'il n'est pas temps encore... Morte !... S'il y a un contre-poison, la Maga seule peut le connaître...

Une minute plus tard, il courait vers le gouffre de l'Anio.

L'air du dehors le calma un peu.

Et lorsqu'il arriva à la caverne, il était revenu à cette froideur calculatrice qui était sa grande force.

La Maga l'attendait peut-être.

Car elle était à l'entrée de sa grotte, regardant fixement dans la nuit.

— Maga, fit aussitôt le vieux Borgia, il est arrivé une chose grave. Peut-être a-t-on versé plus que tu n'avais indiqué— peut-être toi-même t'es-tu trompée dans le dosage de ton philtre... Quoi qu'il en soit, la jeune fille est malade, très malade... Tu dois avoir un contre-poison ?—

— Ah ! Elle est malade ?... Elle souffre beaucoup ?...

— Je ne sais, Maga ; elle se meurt... As-tu le contre-poison?...

— Elle se meurt? Seulement cela?

— Maga ! Le contre-poison de ton philtre d'enfer ! L'as-tu ?...

— Souvent ces philtres jouent ainsi un mauvais tour à celui qui les emploie... On se penche sur la femme idolâtrée.... on saisit à plein bras cette chair dorée, et on s'aperçoit alors avec épouvante qu'on enlace un cadavre.

— Maga! gronda le vieux Borgia en secouant le bras de l'étrange sorcière qui, devant la catastrophe gardait un calme singulier. Maga ! tu n'entends donc pas ? Je te dis qu'elle se meurt! Je te dis que je l'ai laissée pour morte !.... As-tu le contre-poison ?... Le contre-poison de ton philtre !

— Alors, ne dites pas qu'elle est mourante, dites qu'elle est morte !...

— Et le contre-poison !...

— Avez-vous vu ses yeux ? Comment sont-ils. Répondez, maître.

— Vitreux... sans regard.

— Et sa bouche ? Avez-vous remarqué sa bouche ?

— Retroussée..., les lèvres livides, tordues...

— Encore une question... Les mains ? avez-vous fait attention aux ongles ?

— Les ongles sont cernés de bleu... Le contre-poison, Maga ! Je suis sûr qu'il est temps encore de la sauver.

La vieille hocha la tête et dit nettement :

— Oui.

— Ah ! Et le contre-poison ? Tu l'as ? Il est impossible que tu ne l'aies pas... Tu l'as, n'est-ce pas ?

— Oui.

Le vieux Borgia eut un profond soupir de soulagement.

— Vite ! Yvonne !...

— Non ! répondit la Maga.

Le pape demeura un instant sans voix. Le choc qu'il reçut fut peut-être plus imprévu, plus terrible que celui de tout à l'heure. Il ne comprenait pas. La jeune fille empoisonnée mourait : bien ! Mais la vieille avait le contre-poison qui pouvait encore ressusciter le cadavre. Il le lui demandait, et elle disait : « Non ! » Qu'est-ce que cela voulait dire ?...

— Voyons, Maga, fit-il, croyant avoir trouvé l'explication, reviens à toi. Tu es dans un moment de folie... mais il faut sauver cette enfant...

Elle secoua la tête et dit :

— Jamais je ne fus moins folle, Borgia !

Le pape frissonna. C'était la première fois que la Maga lui donnait son nom. Il eut le pressentiment qu'un malheur allait fondre sur